

Dialectique du monstre

« *Tu es l'Egoceros, de ego qui veut dire chèvre et ceros qui est la corne* » (Opicino, ms. P 20r).

Les œuvres ainsi que les concepts sont empiriques et, comme tels, historiques. Leurs dispositifs de production (culturels, sociaux, psychiques) relèvent d'univers symboliques complexes et hétérogènes. Moins une œuvre est académique, plus est grand le risque d'anachronisme dans son approche, même venant d'un contemporain, car le temps de l'œuvre résiste parfois à toute prise – et le risque s'accroît avec l'éloignement socio-historique du récepteur. Aussi, est-ce avec prudence qu'il convenait d'aborder l'œuvre d'Opicino de Canistris, scribe de la Pénitencerie d'Avignon au XIV^e siècle, dont les notes auto-biographiques et les singulières cartes psycho-géographiques, longtemps inaccessibles au grand public, révèlent aujourd'hui à l'œil du XXI^e siècle leur insaisissable beauté. C'est avec une telle modestie méthodologique que Sylvain Piron, historien médiéviste, se propose de re-problématiser ce que fut l'œuvre de ce vivant parlant singulier, né à Lomello, près de Pavie, en 1296, passé par la République maritime génoise et mort à Avignon vers 1353, en ses fonctions de prêtre et de scribe pontifical.

En ses pages introductives, l'auteur rappelle « l'effort d'accommodation requis » (p. 7), le « travail de restauration imaginaire » (p. 7) à faire, l'absence de « compréhension spontanée » (p. 7) et la nécessaire déprise des « conventions liées aux habitudes visuelles » (p. 8) pour aborder ce singulier corpus : le savoir de l'historien est ici requis, soit ce que l'on peut reconstituer comme ayant fait cadre psychique et social aux productions d'Opicino. Mais, si le travail d'Opicino intéresse l'auteur, c'est aussi et surtout en ce qu'il n'est pas entièrement réductible aux normes de son temps, en ce qu'il déchire l'étoffe de son savoir d'historien, y laissant comme un trou et la saveur exquise d'une ignorance.

Et c'est bien par là que ce livre peut intéresser le champ analytique et les cliniciens actuels : en ce qu'il nous parle d'un sujet humain ayant eu à affronter un « réel inconnaissable » (Freud) qui lui fut propre, une « bestialité » (p. 45) ou du « sauvage » (p. 75) comme Opicino le nomme, qu'il tenta de « domestiquer » (p. 75) par ses cartes, plans et notes. La teneur des références de l'auteur à Bleuler, Kraepelin, Freud, Kris, Jung, Binswanger, Lacan et d'autres sont de ce point de vue significatives, en ce qu'elles constituent l'esquisse d'une façon nouvelle d'entrer en dialogue avec les sciences cliniques : moins convaincue que dans les années 1970, plus exigeante et critique, mais résolument intéressée, ce qui devrait constituer pour les cliniciens un appel à une réinvention de leurs rapports avec l'anthropologie et l'histoire, comme cela est en train de se produire aujourd'hui.

Pour donner un aperçu de l'énigme d'Opicino, évoquons ces cartes d'Europe colorées en vert, rouge, noir et brun, à visages vivants et mobiles, lisibles à double ou triple sens, livrant leurs images renversantes, en négatif et positif, superposant d'autres schémas d'intelligibilité comme ces « lignes de conversion » mystiques ou ces réseaux fluviaux redimensionnés, jouant avec les analogies, les étymologies, les projections et les points de rencontre entre signifiants majeurs pour lui (Jésus, Marie, le pape, Pavie, Venise, Jérusalem, Alexandrie, Antioche, Constantinople et Rome), générant ainsi des images uniques, très différentes de ce que produira, à partir du XVIII^e siècle, la tradition des cartes anthropomorphes, plus réglées dans leur sens de l'allégorie. Certes l'on trouve une carte où l'Europe est femme et l'Afrique homme. Mais la femme est nue, chaussée de bottes de cuir, et reçoit un coup de poing dans sa matrice (où une Europe miniature est en gestation) ; une méditerranée-monstre lui enfonce encore un bras au bas-ventre. Certes, l'Afrique apparaît en prêtre vêtu, exhibant une croix, mais la dimension allégorique semble submergée par des bouts de corps obscurs : une bouche béante, un monstre marin, un phallus éjaculant, un vagin ensanglanté, un regard féroce, des jambes à moitié dévorées.

Si le cadre socio-psychique d'Opicino est bien pour part l'« analogisme », tel que défini par Philippe Descola dans *Par-delà nature et culture*, et s'exerçant ici en contexte médiéval et chrétien, il y a dans la richesse de ces planches plus qu'une inventivité analogique propre à ce schème anthropologique : une pro-lifération féconde, plutôt, dont ce scribe du XIV^e siècle tente de trouver le point d'arrêt par et pour lui-même.

On ne peut s'empêcher ici de penser aux *Mémoires* du président Schreber, tant les thèmes de la vie, de la mort, de la génération ou de la dévoration s'y retrouvent ici comme là enchevêtrés ; tant la recherche d'un ordre manquant y est dans les deux cas présente. Mais l'on doit reconnaître ici la spécificité médiévale et chrétienne de l'enveloppe formelle des productions d'Opicino, témoignant d'une historicité du délire, tant dans ses contenus que dans ses procédés formels (voir l'extrait de son journal, p. 125-126).

En un point du travail de Sylvain Piron se produit donc un lien à la clinique, mais dont celui-ci montre qu'il a jusqu'ici été problématique, car pensé à distance et ex cathedra, les psychiatres ou psychanalystes enseignant doctement sur Opicino, du point de vue des catégories de leur temps, sans être réciproquement enseignés par le réel de son œuvre. L'auteur revient sur l'histoire de ces manuscrits. Il est important de rappeler qu'Opicino n'a pas divulgué ceux-ci de son vivant, à la différence de ses traités théologiques aujourd'hui perdus. Il écrit lui-même en 1337 : « Jusqu'à présent, cette œuvre n'a été révélée à personne, si ce n'est à certains qui ne pouvaient comprendre, tandis que je gardais le silence » (p. 76). On note une réticence légitime.

Si l'histoire les a conservés, c'est en vertu d'un « droit de dépouille » de la Papauté qui, lors du rapatriement de ses archives à Rome, en a saisi le codex, décrivant « un livre plein de figures difficilement compréhensibles, concernant Pavie et d'autres parties de l'Église, avec de nombreux mystères » (p. 15). L'œuvre y restera, sans commentateur identifié, jusqu'au début du XX^e siècle.

Il est important, d'un point de vue clinique, de mentionner que les saisissantes images sont toutes postérieures à une certaine « maladie » (*infirmitas*) qu'a eu Opicino en 1334, maladie jugée si grave par ses nombreux proches qu'on est allé jusqu'à lui administrer l'extrême onction. Il s'en fait le scribe dans son journal : « 31 mars. Ce jour est survenue la maladie. Ayant reçu tous les sacrements nécessaires. (...) Avril. Pendant le tiers de ce mois, je fus presque mort. Respirant encore, je ne pouvais rien faire de mes membres. Je crois que je me suis rétabli pour avoir donné témoignage de mon obéissance aux clés (c'est-à-dire au pape). (...) 3 juin. Ce jour, après les vêpres, avec un serviteur comme témoin, j'ai vu un vase dans les nuages. Étant demeuré muet, à la suite de cette maladie, et le bras droit sans vigueur, j'ai étonnamment perdu une grande part de ma mémoire littérale » (p. 43). Ces notes semblent indiquer ce que Lacan désigne du nom d'« événement de corps » (Joyce, le symptôme) et que l'on repère sémiologiquement comme « phénomènes élémentaires » dans les récits de sujets témoignant de vécus dits « psychotiques ». Opicino évoque, lui, un réveil où il n'avait plus « qu'une compréhension sauvage des mots » (p. 75) (*intellectu silvestri verborum*), jusqu'à ce qu'il puisse en témoigner quelque chose « ayant toutefois du sens » (p. 75) (*sententialium tamen*). A partir de cette maladie, il cessera de désigner les années par leur millésime et leur donnera des noms – année de l'attente (1335), de la récompense (1336), de la rénovation (1337) de la perfection (1338), de la révélation (1339), du couronnement (1340), de la tranquillité (1341) (p. 151) -, au fil de sa re-théorisation globale du sens de l'Église, du peuple chrétien et de sa propre vie, témoignant ainsi du passage à un ordre supérieur de temporalité, plus mystique et parfaitement signifiant et donnant l'exemple d'un processus médiéval de stabilisation psychique.

L'auteur retrace également l'histoire de la réception d'Opicino. Les cartes et notes sommeillèrent pendant près de six siècles aux archives du Vatican, avant d'être exhumées en 1913 par Franz Ehrle, jésuite allemand, alors préfet de la Bibliothèque apostolique. Il les signala à Fritz Saxl, lequel travaillait pour Aby Warburg à un catalogue des œuvres astrologiques. Celui-ci ne retint pas l'œuvre

pour son catalogue, mais en commanda quelques clichés pour la bibliothèque de Warburg, suscitant d'intenses curiosités. A partir de 1925, Opicino devint un objet de recherche important du cercle Warburg (Saxl, Salomon, Heimann, Krautheimer, Kris). Aussitôt, fut posée la question de sa « folie », de sa « psychose » et du rapport entre art et souffrance psychique. Saxl envoya un exemplaire à Jung qui énonça : « Je reconnais qu'une telle cohérence et un art si extraordinairement soigné militent contre l'idée d'une schizophrénie ordinaire ; toutefois, il existe aussi des formes raffinées dans lesquelles il y a de la méthode dans la folie » (p. 22).

Ernst Kris, historien de l'art devenu psychanalyste, consacrera un article de son ouvrage *Psychanalyse de l'art* à Opicino, proposant d'appliquer l'idée d'une fixation libidinale infantile. Sylvain Piron en pointe la fragilité : « Cette lecture, qui invente des soupçons de sexualité infantile en comprenant mal certaines phrases latines, est trop rapide et désinvolte pour être pleinement convaincante » (p. 22). L'auteur est tout aussi sceptique concernant le diagnostic de « paraphrénie fantastique », formulé par Muriel Laharie, en collaboration avec le psychiatre Guy Roux, dans son ouvrage *Art et folie au Moyen Âge* (1991). D'une manière générale, dans l'approche diagnostique, il relève la « lecture imprécise des documents, souvent biaisée par les hypothèses de départ » (p. 24). On ne peut que le suivre sur le faible intérêt d'un diagnostic sans rencontre, sans transfert et sans perspectives thérapeutiques. De même, il est difficile de défendre les « trop nombreuses confusions, contresens et erreurs de traduction du latin » (p. 24) auxquelles se livrent parfois les cliniciens, pressés de comprendre et de nosographier.

L'auteur donne un exemple parmi d'autres : la traduction, dans l'ouvrage sus-cité, de « papa stupor mundi » (« le pape est l'éblouissement du monde ») en « le pape est la honte du monde », pour appuyer le préjugé d'une hostilité paranoïaque d'Opicino à l'encontre de Benoît XII, qui nous dit Sylvain Piron, « n'existe que dans l'esprit des deux auteurs » (p. 183), car, au contraire, on trouve chez Opicino nombre de suppliques aimantes au pape et un constant arrimage psychique à cette figure idéalisée. De quoi réfléchir, surtout si l'on a en tête la célèbre erreur de traduction de Freud, à propos des Carnets de Léonard de Vinci ! Sylvain Piron recense par ailleurs d'autres catégories d'approches non cliniques de l'œuvre et de son auteur – « mystique », « écrivain cryptique », « prêtre tiraillé par les contradictions de l'Église », « exemple d'art brut » – en montrant à chaque fois la valeur heuristique et les limites.

L'intérêt de sa réflexion est qu'il critique, dans le même temps, les approches qui feraient d'Opicino un cas représentatif de prêtre pontifical de son temps : « En cherchant, par différent biais, à ramener Opicino dans le cadre d'une normalité, elles tendent à araser les aspérités les plus marquées de son expression – ses jeux de mots rocambolesques, les coq-à-l'âne qui ponctuent de nombreux développements. A force de contourner l'hypothèse de troubles mentaux, elles ignorent une question qui devrait au contraire être centrale dans une tentative de restituer, de l'intérieur, le sens d'une activité expressive aussi intense. Cette question est celle de la souffrance psychique d'Opicino » (p. 25-26). En effet, sitôt ordonné prêtre en 1320, Opicino dépeint une vive angoisse et les affres impossibles de devoir, par sa fonction, absoudre les pénitents de leurs péchés, alors qu'il se vit comme le plus impur des pécheurs. C'est ce long conflit – et très probablement les perturbations psychiques qu'il finit par engendrer, jusqu'à sa crise dissociative de 1334 – qu'il cherche à résoudre par ces « instruments spirituels à usager unique » (p. 164) – comme les nomme judicieusement l'auteur – que sont ces notes et ses cartes.

Dialectique du monstre, au-delà de son intérêt historique et esthétique (car c'est un beau livre, aux nombreuses reproductions judicieusement encadrées – et il faut saluer ici le travail de l'éditeur Zones sensibles), pose ainsi aux cliniciens la question, non encore résolue, des conditions d'une inter-disciplinarité renouvelée : comment recherches cliniques et recherches historiques – aux terrains, concepts heuristiques et pratiques différenciés – pourraient-elles dialoguer de façon rigoureuse et féconde, à propos d'un cas socio-historiquement documenté ?